

# une souris file au milieu des broussailles

par Lazare Garnier

Une souris file au milieu des broussailles. Elle trace sa route entre luzernes cassantes et trèfles défraîchis à la recherche de sa famille. La souris pleure au milieu des broussailles. Par moments, elle se dresse sur ses pattes arrière pour renifler l'air tiède de ses petits yeux noirs ; mais son foyer, égaré dans l'immensité du monde, ne subsiste plus qu'à l'état de souvenir brumeux. Peut-être ma maison se trouve-t-elle derrière ces herbes brunâtres qui hérissent l'horizon, pense la souris. Au-dessus d'elle, un ciel bleu ; tout autour un labyrinthe de ruelles encadrées de palissades cramoisies.

La souris file au milieu des broussailles. Elle lance son corps en forme de goutte d'eau à travers le lacis d'herbes sèches. C'est l'été ; la terre alcaline, chauffée à blanc, brûle l'envers de ses pattes nues et le soleil sans retenue bombarde son manteau gris-brun.

La souris soudainement s'arrête et tourne sa tête de gauche à droite. Elle fait trembler les parois incurvées de son museau et secoue nerveusement son corps malingre. La souris est inquiète. Ni maison, ni abri pour se protéger de la chaleur de l'été. Elle va mourir ici, seule et abandonnée.

Alors qu'elle progresse au hasard des venelles à l'agonie, elle aperçoit un monticule doré crevant la cime des herbes folles : promontoire idéal pour mieux se repérer. Aussitôt, la goutte de poils gris trotte dans sa direction, enfonçant les treillages de graminées successifs pour ne pas dévier de sa trajectoire. À chaque mètre parcouru, le monticule grossit en même temps que l'air se gonfle du parfum rond et sucré de la paille ; ce qu'elle pensait n'être qu'un îlot prend des dimensions cyclopéennes.

C'est une montagne. Oui. Grande, belle et dorée. Une montagne dont les flancs arrondis partent du sol en devers, se renversent jusqu'à la rectiligne de sa crête, puis cascadenent en flots alourdis le long du versant opposé. Vus de face, ses flancs latéraux, plats, droits et inflexibles, forment des cercles pleins dont les lignes concentriques rejoignent le centre en une ample spirale.

Alors c'est donc vrai — l'entropie est finie, comprend la souris. Cette montagne est un cylindre ; un beau cylindre de paille.

Arrivée à ses pieds, la souris contourne le cylindre à la recherche d'un accès. Elle a beau scruter sa surface, mais, peu importe la manière dont elle aborde le problème, les parois semblent trop raides pour être escaladées. Pire, la montagne se défend : partout des lances de chaume se dressent à sa surface telle une armée de piquiers en position resserrée. Si elle ne meurt pas d'une mauvaise chute, elle finira empalée sur un de ces cruels fétus. La souris a une idée : il suffirait de creuser un tunnel de façon à atteindre le sommet à travers la chair de la montagne. Par chance, la botte de paille est usée ; sa base, légèrement affaissée, laisse s'échapper quelques touffes de fétus grisâtres aisément friables. La souris remarque une ficelle bleue qui a cédé sous la pression, dévoilant un trou minuscule que la souris renifle du bout de son museau. Elle hésite, attend, puis gratte l'orifice qui s'effrite sans difficulté. La souris prend une grande inspiration et s'engage dans l'étroit tunnel ; elle sent la couleur de l'air pour la dernière fois.

La souris trace son tunnel à travers la botte de foin. Elle doit mordre et griffer pour se frayer un chemin. Aucune lumière pour la guider, mais des légions de fétus qui se fracassent contre son poil ras ; qui lacèrent sa peau, balafrent ses pattes, surinent son ventre rose. C'est

une véritable armée de piquiers bien cachés derrière ce manteau d'obscurité. La souris procède méthodiquement ; elle grimpe en serrant bien sa droite dans une parfaite trajectoire hélicoïdale, mais ni souffle de l'air, ni rayon du soleil pour lui suggérer la sortie.

La souris saigne par endroits et macule les parois du tunnel de longs rubans carmin. Ici tout est pareil ; tout n'est que lignes brisées aussi cruelles que dorées. Cela fait maintenant des heures qu'elle lutte en vain, elle aimerait faire demi-tour, mais les piquiers bloquent sa retraite. Elle ne sait plus si c'est elle qui avance ou si c'est l'entropie qui l'avale. Son corps n'est plus que douleur. Un sang chaud cascade le long de son dos ; les articulations des ses pattes sont prêtes à céder ; et l'odeur âcre de la paille asphyxie ses poumons. La souris sent son corps sombrer. Sa tête tourne tourne, tourne, tourne, tourne, tourne, tourne, tourne, tourne... La souris n'est plus qu'une larme de poils gris-brun noyée au coeur de l'entropie.

Quelque chose vient.

C'est un vent ; une surface lisse et froide qui se déroule sous ses pattes. La souris ne voit toujours rien, mais une fraîcheur irradie contre son ventre. Alors la souris court sur l'invisible surface. Elle grimpe parfois, dévale de longues pentes à la base légèrement incurvée et escalade de curieux obstacles aux parois palpitantes.

Et tout bascule.

Il y a comme une odeur, un parfum ; un sentiment de contact physique démultiplié en millions de brins. La souris se sent dense, complexe ; traversée de lignes, encombrée de hordes de piquiers. Son âme embaume un parfum rond et sucré dont les nuances s'alignent avec le vent qui chahute sa peau. La souris ne bouge pas et pourtant elle tournoie. Emporté dans le mouvement cosmique d'une spirale, son corps nage jusqu'au coeur de l'entropie. Et tout lui revient : les gelées qui précèdent le redoux, la germination, les périodes de jachère, les constellations de fleurs qui illuminent le printemps, puis La Machine — l'irréremédiable fauche qui s'en vient égaliser toutes les herbes. La Machine qui fixe le mouvement de la botte, croit y éteindre l'entropie, puis laisse rouler sur le sol cette galaxie de fétus. La souris, émue par ces souvenirs, s'y réfugie sans hésiter et oublie sa maison.

Quelque chose est mort en moi, songe la botte de paille. Elle tourne son regard vers le soleil qui lui semble toujours aussi immobile. Sa fourrure de paille frétille sous la caresse de cette délicieuse chaleur d'été.

*Une botte de paille dort et rêve au milieu des broussailles.*

*Elle rêve d'avoir été une souris.*

*Maintenant le rêve est terminé.*

*Et la botte de paille s'est réveillée.*

Écrit par  
**Lazare Garnier**

